



VOL. I.—No. 11.

MONTRÉAL, SAMEDI, 19 MARS, 1870.

{ABONNEMENT \$2.50.
PAR NUMÉRO 5 CENTIMES.

Nous prions ceux qui n'ont pas reçu notre journal régulièrement de nous demander les numéros qui leur manquent.

A la ville la chose est bien facile, ils n'ont qu'à avertir les porteurs.

Nous avons engagé des porteurs sur lesquels nous pouvons compter maintenant: nous convenons avec nos abonnés qu'il est bien temps.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 17 MARS, 1870.

AVIS IMPORTANT.

Notre agent, M. Edouard Dorion, continuera à collecter dans les différents quartiers de la ville. Nos abonnés voudront bien se préparer à sa visite.

Nous sommes maintenant en état de donner à nos abonnés plus de nouvelles et de faits divers que par le passé. Ils seront satisfaits à l'avenir sur ce point.

Malgré qu'il soit difficile de contenter tout le monde, nous espérons cependant de combler les lacunes qu'on voudra bien nous signaler.

Nous prions tous ceux qui ne recevront pas notre journal régulièrement de se plaindre immédiatement à notre bureau, au No. 10, Place d'Armes.

LE CLERGE.

Toutes les religions depuis le commencement du monde ont eu leurs pontifes, leurs prêtres, que les peuples se sont plus à entourer de respect et de vénération. Placé entre l'homme et la divinité, le prêtre a une autorité d'autant plus grande qu'il puise ses enseignements plus profondément aux sources de la vérité.

Le catholicisme lui a donné sa plus sublime consécration, l'a élevé à sa plus haute dignité en le faisant le seul dépositaire de la vérité, le représentant de l'homme Dieu, la personnification la plus parfaite de la vertu et du dévouement. Debout sur les limites du temps et de l'éternité, le prêtre enseigne à l'humanité par ses paroles et ses exemples la vanité des choses de la terre et lui montre la voie de ses immortelles destinées. Grands et petits, riches et pauvres s'inclinent devant son autorité, reconnaissent la sublimité de sa mission. Il a des enseignements pour toutes les grandeurs, des espérances et des consolations pour toutes les souffrances.

Au prêtre catholique seul, Dieu a mis sur le front cette auréole évangélique qui le fait reconnaître par toutes les nations infidèles comme l'envoyé de Dieu et illumine les âmes des divines clarétés de la foi. Le prêtre pour le catholique n'est pas un homme ordinaire, il participe de la nature divine, et lorsqu'il prie à l'autel et parle de la chaire, sa voix semble tomber des hauteurs du ciel !

Le catholicisme étant pour les catholiques la seule vraie religion, le prêtre, ministre de cette religion, interprète de ses doctrines et dispensateur de ses grâces et de ses faveurs, sera toujours pour eux supérieur aux autres hommes et aura sur les coeurs et les intelligences une immense influence.

Et cette influence il ne l'exerce pas que dans le domaine spirituel, il la possède encore dans les choses matérielles

avec lesquelles les nécessités de la vie, auquel il est soumis comme les autres hommes, le forcent de venir en contact.

Son action sur les gouvernements, sur les destinées des nations s'est fait sentir, dans tous les temps les rois ont cherché son appui et les peuples ont sollicité son intervention. Mais combien cette intervention doit être prudente afin que les fautes du citoyen ne rejallissent pas sur le prêtre et n'affectent pas l'efficacité de son saint ministère ! Les intérêts sacrés qu'il a entre les mains sont si grands, si au-dessus des préoccupations terrestres, qu'il ne peut prendre trop de soin pour conserver l'ascendant qu'il exerce sur les âmes au point de vue de la vie future.

Il y aurait à faire ici des considérations générales que je néglige pour m'attacher spécialement à considérer cette grande question dans ses rapports avec notre société, ses besoins et ses aspirations.

Le rôle du clergé en Canada est intimement lié à l'histoire de notre nationalité, à ses gloires, à ses vicissitudes et à ses souffrances. On le trouve à notre origine veillant sur notre berceau avec la sollicitude d'une mère, donnant à nos pères l'exemple du dévouement et du sacrifice et fécondant de son sang l'arbre de la nationalité française. Sur les champs de bataille, au sein de nos immenses forêts et sur les eaux de nos grands fleuves qu'il sillonne et par court en tous sens, on voit le prêtre, la croix à la main, à l'ombre du drapeau de la France, toujours prêt à mourir pour Dieu et le Roi.

Lorsque plus tard la France ingrate livre au joug étranger cette terre que ses héroïques enfants du Canada ne peuvent plus conserver, il se soumet au vainqueur et reste fidèle aux vaincus dont il continue de partager les vicissitudes et d'encourager la foi et le patriotisme. De même qu'il avait bravé les balles et les bûchers pour nous protéger, ainsi pour nous conserver les droits et les institutions garanties par les traités, il brave la colère du despote et déjoue les complots du fanatisme. Sans peur et sans reproche il résiste aux injustices du pouvoir sans cesser de commander le respect à l'autorité établie.

Quand il voit que nous avons besoin d'instruction pour lutter par la plume et la parole contre des ennemis forts et puissants, il nous met ces armes à la main, il ouvre des colléges et des écoles et nous donne des orateurs et des écrivains qui font trembler nos fiers vainqueurs et illustrent le nom français.

La famille canadienne augmente, se multiplie merveilleusement, il lui faut s'éloigner des rives du St. Laurent qui ne suffisent plus à son extension; il donne encore le premier l'exemple du dévouement, il s'enfonce dans la forêt, élève une croix et des générations vigoureuses se groupent autour de lui.

Tel a été le prêtre en Canada.

Inutile de chercher à nier ses services ils sont inscrits à chaque page de notre histoire. Est-il étonnant après cela qu'il ait les sympathies, la confiance et la vénération du peuple canadien ?

Mais les temps sont changés, les événements ont modifié nos besoins et nos conditions d'existence.

Aujourd'hui le péril ne vient pas du dehors, non, il est en nous mêmes, dans notre organisation sociale; notre ennemi le plus dangereux, c'est la pauvreté qui chasse à l'étranger une moitié de notre population et menace de condamner l'autre à vivre impuissante et méprisée sur le sol de la patrie:—la pauvreté, au sein de la richesse, au

milieu des plus précieux éléments de prospérité !

Ce qu'il nous faut maintenant, un cri universel le proclame: c'est le progrès matériel, le développement de l'industrie et de l'agriculture; c'est une éducation pratique en rapport avec nos besoins.

Le clergé sera-t-il, cette fois encore, à la hauteur de la situation ? Continuera-t-il son œuvre de protection et de conservation ?

Nous l'espérons, car déjà il s'agit et prend part au mouvement heureux qui s'opère en ce moment au milieu de nous. Déjà il se lance dans la discussion de ces questions importantes que nous avons signalées, communique ses opinions et ses projets et ouvre à l'esprit public des horizons pleins d'espérances. Des prêtres éminents dans différentes parties du pays se mettent à la tête des entreprises qui ont pour objet le développement du commerce, de l'industrie et de la colonisation par l'ouverture de voies de communication. Des réformes dans l'enseignement sont aussi commencées, et bientôt la jeunesse ne sera plus condamnée à végéter dans les professions libérales, faute d'une éducation plus pratique et plus appropriée à nos besoins et à nos ressources.

Encore quelques efforts et le clergé aura encore une fois sauvé le pays, mérité sa reconnaissance et justifié la confiance qu'il a dans ses lumières et son patriotisme.

Inutile de se le dissimuler, tous les efforts de nos hommes publics pour tirer la population de son apathie et de son découragement seront inutiles, si le clergé ne leur prête pas le secours de son influence. Il l'a habituée à compter sur lui dans les moments de crise; s'il ne jette pas le cri d'alarme, elle croira qu'il n'y a pas de danger. Il lui faut nécessairement subir la responsabilité de l'ascendant et de l'influence qu'il exerce sur elle.

Le clergé a jugé à propos de lui faire accepter la Confédération; je suis un de ceux qui l'en ont blâmé. Qu'il aide, qu'il force même les auteurs de ce nouveau régime à nous prouver que nous nous sommes trompés et nous n'aurons tous qu'une seule voix pour louer sa sagesse et son patriotisme.

En présence du fait accompli et des voies nouvelles qu'il nous ouvre il n'y a plus de place pour les divergences d'opinions et les récriminations inutiles, nous devons tous unir nos efforts pour essayer de faire jaillir de cette organisation politique le bonheur et la prospérité de notre commune patrie. Les transformations politiques que nous traversons bon gré mal gré ne doivent pas nous empêcher de poursuivre toujours le même but, la même pensée:—la conservation de notre autonomie, l'honneur de la race française en Amérique.

Or, je le répète encore une fois, le progrès matériel est la condition indispensable, l'unique moyen par lequel nous parviendrons à faire prévaloir notre influence et à faire respecter nos traditions religieuses et nationales au milieu des populations entreprenantes et positives qui nous entourent et nous envahissent.

L. O. DAVID.

La France vient de perdre l'une de ses gloires, de ses illustrations les plus pures, le catholique et libéral M. de Montalembert, dont les discours et les écrits ont créé dans le monde, pendant un demi-siècle, tant d'enthousiasme. Il fut, peut-être, le plus grand caractère de son époque par l'énergie, l'indépendance et l'ardeur des convictions.

LE NORD-OUEST.

Les nouvelles de Winnipeg ne sont pas aussi désastreuses que nous le craignons la semaine dernière. Le soulèvement des Anglais n'était que partiel et n'avait pas pour but de combattre l'influence française, représentée par Riel et son gouvernement provisoire; on voulait tout simplement obtenir de Riel la mise en liberté des prisonniers qu'il avait faits dès l'origine et qui refusaient de reconnaître son gouvernement ou de promettre la neutralité. Ce résultat obtenu, on ne s'en tint pas là: quelques Anglais et Ecossais, inspirés par le Dr. Schultz et commandés par Boulton, voulurent prendre le Fort Garry. Riel, prévenu à temps, déjoua leurs desseins, les fit presque tous prisonniers, et Boulton, leur chef, fut condamné à être fusillé. Sur les instances de M. Smith, il eut la vie sauve.

Il y a, chez Riel et dans son entourage, un désir sincère de s'unir au Canada; mais on le veut dans des conditions avantageuses et constitutionnelles, comme les autres provinces. On le veut d'autant plus avec des garanties de ce genre que la conduite inqualifiable de McDougall et du Col. Dennis ont rendu ces populations justement défiantes. Si l'on en croit une correspondance adressée au *Courrier de St. Hyacinthe*, le juge Black, qui avait d'abord refusé de faire partie de la députation envoyée à Ottawa par le Nord-Ouest, a changé d'avis et consent maintenant à s'adjointre au Rév. M. Ritchot et à Scott.

Il est important de connaître les dispositions de Riel et de ses compagnons. Le correspondant du *Courrier de St. Hyacinthe*, qu'on assure être l'ami de Riel, écrit ce qui suit à la date du 22 février:—

“..... Les Anglais, satisfaits des heureux résultats de la Convention, avaient reconnu le gouvernement Provisoire, aussi viennent-ils protester contre cette insurrection. En effet, ils comprennent que les métis ne veulent point leur imposer un joug, mais gouverner le pays de concert avec eux, ils comprennent que les métis veulent le Canada, mais le Canada respectant les droits du territoire. Sans doute, leur orgueil national et religieux est froissé de voir à la tête du gouvernement un Président et des conseillers métis, eux qui se sont toujours regardés comme une race supérieure, et il en coûte un peu à leur susceptibilité de se laisser gouverner par une jeune tête de vingt-cinq ans; mais tous s'accordent à dire que le mouvement a été conduit avec habileté et douceur, et nous espérons que toute la population s'unissant pour soutenir le gouvernement, le Canada pourra bientôt venir étendre son influence et son sceptre au milieu de nous.”

Mgr. Taché, nous en sommes convaincus, va compléter l'œuvre si bien commencée. La confiance, le respect et l'amour dont on l'entoure dans le territoire, vont certainement lui permettre de conduire à bonne fin la si belle et délicate mission que le gouvernement fédéral lui a confiée.

Nous n'avons, pour aujourd'hui, ni le temps ni l'espace de nous occuper des si tristes faits que révèlent les documents soumis aux Communes par le Cabinet sur la manière de gouverner du Sire McDougall et de son digne acoyte, M. Dennis, de si lugubre mémoire. C'est une mauvaise page de notre histoire, qu'il nous faudra bien dérouler quelqu'un de ces jours.

J. A. MOUSSEAU.

LES TANNERIES DES ROLLARDS.

On désigne, sous ce nom, cette localité qui se trouve à l'ouest de Montréal sur le chemin de Lachine, et qui comprenait autrefois quelques maisons éparses sur une étendue de terre à moitié cultivée. C'est aujourd'hui une belle et grande paroisse de 9,000 âmes, remarquable par l'activité de sa population, dont une grande partie est employée dans les manufactures du canal et la construction des vaisseaux. On y élève en ce moment une belle et spacieuse église de 190 pieds sur 85, sur le plan de Ste. Marie Majeau de Rome, dans un endroit central et bien choisi; on y verra aussi bientôt un couvent de 100 pieds par 60 et une chapelle spécialement consacrée à l'usage de la population qui habite la Pointe St. Charles.

Le succès de ces grandes œuvres est dû en grande partie au zèle intelligent et au dévouement d'un jeune prêtre, dont la famille nombreuse et respectable est bien connue à Montréal,—le Rév. M. Lapierre, choisi par l'évêque pour administrer cette belle paroisse connue maintenant sous le nom de St. Henri. M. Lapierre joint au zèle sacerdotal une politesse, une affabilité et des manières agréables et distinguées qui lui gagnent les sympathies et l'estime de tous ceux qui ont des relations avec lui. Il a pour partage avec lui les devoirs du saint ministère, le Rév. M. Salmon, fils de l'un de nos concitoyens irlandais les plus estimés; on fait de ce jeune prêtre les plus grands éloges.

Soucieux de l'avenir de nos compatriotes, nous sommes heureux de constater leurs succès et leurs progrès, et nous nous ferons toujours un devoir d'encourager leur esprit d'initiative et d'entreprise.

Les classes ouvrières sont destinées à être une grande force, un élément de progrès considérable pour notre na-

tionalité, à mesure que se développeront les ressources industrielles du pays. Elles ne demandent que du travail pour déployer leurs talents et leurs belles qualités. Nous ne pouvons nous empêcher, en parlant de ce sujet, de tourner tristement nos regards vers cette population intelligente qui s'en va enrichir de ses sueurs et de son travail nos entrepreneurs voisins. Combien de villes et de villages, comme les Tanneries des Rollards, s'élèveraient au sein de nos forêts et sur les bords de nos rivières, si elle avait trouvé ici l'encouragement et le travail qu'elle va chercher aux Etats-Unis!

L. O. DAVID.

Tous les journaux canadiens publient, depuis quelque temps, la lettre adressée par Sir A. T. Galt au gouverneur Sir John Young, lorsque le gouvernement anglais lui fit offrir le titre de baronnet.

On sait que l'ex-ministre des finances ne voulut pas accepter ce titre sans donner connaissance au gouvernement de Sa Majesté de ses sympathies pour l'indépendance du Canada et sans avoir la liberté complète d'exprimer son opinion sur cette question. Dans cette lettre, comme dans le discours qu'il a prononcé, il y a quelques jours, devant la Chambre des Communes, Sir A. T. Galt prétend que la politique du gouvernement canadien doit préparer le pays à l'indépendance.

A propos d'indépendance, nous devons dire que l'ex-gouverneur du Canada, Lord Monck, a prononcé dans la Chambre des Communes d'Angleterre, où il a repris son siège, un discours énergique sur cet important sujet. Il a déclaré que la rupture du lien colonial serait un bienfait pour l'Angleterre et pour le Canada.

La publication de la correspondance échangée entre le gouvernement canadien et l'hon. M. McDougall jette une grande clarté dans la question du Nord-Ouest. Le gouvernement canadien blâme énergiquement l'ex-gouverneur d'avoir agi en sa qualité officielle avant d'avoir été investi de son autorité par la proclamation royale, et d'avoir permis au Col. Dennis de faire des démarches qui ont failli soulever les tribus indiennes et jeter le Nord-Ouest dans une guerre civile.

On comprend, après avoir lu cette correspondance, la froideur survenue dans les rapports de M. McDougall avec le ministère.

LE CONCILE.

Les rumeurs les plus diverses continuent à circuler au sujet du concile œcuménique. Les dépêches et les correspondances se contredisent du jour au lendemain. Les discussions sur le petit catéchisme ont occupé l'attention des Pères pendant plusieurs semaines. On annonçait que la brûlante question de l'inaffabilité devait leur être soumise il y a déjà plusieurs jours.

On prétend que le gouvernement français aurait menacé le Pape de retirer ses troupes de Rome, si l'inaffabilité était décrétée.

Des dépêches contredisent cette nouvelle et admettent néanmoins qu'il y aurait divergence d'opinions sur cette question dans le cabinet français.

Des gens bien informés assurent que plus de 600 évêques sont disposés à voter en faveur de l'inaffabilité. On saura bientôt à quoi s'en tenir sur toutes ces rumeurs.

Le Rév. M. Colin a remplacé le Père Chocarne dans la chaire de Notre-Dame durant les derniers jours de la neuve. Malgré tout le talent du Rév. Dominicain, M. Colin, disons-le sans crainte, a eu les mêmes succès, la même attention sympathique. Nous devons dire, à l'éloge de ce jeune et distingué prêtre, que de tous les prédicateurs étrangers qui sont venus illustrer la chaire de Notre-Dame depuis quelques années, personne encore ne l'a surpassé par la verve, la richesse du style, la facilité de l'élocution et la noblesse des idées, et aucun n'a pu encore se gagner dans l'auditoire plus de sympathie. Il est d'autres points, peut-être, sur lesquels la comparaison produirait des appréciations différentes, mais nous nous bornons pour le moment à celle que nous venons de faire.

Nous remercions le *Protecteur* et *L'Etendard National* des remarques flatteuses pour *L'Opinion Publique*, dont ils ont accompagné la reproduction de quelques-uns de nos articles.—Nous aurons nous-mêmes occasion bientôt de faire connaître à nos lecteurs ces deux excellentes feuilles fondées dans l'intérêt de nos compatriotes des Etats-Unis.

Une dépêche télégraphique répandait, mercredi dernier, la joie dans bien des coeurs inquiets, en annonçant que le *City of Boston* était arrivé en Angleterre. Malheureusement c'était encore une fausse nouvelle. Il y a sept semaines que ce navire est parti. On peut se figurer l'anxiété des parents et amis des passagers.

Deux cents zouaves canadiens, après deux ans de service dans l'armée pontificale, reviennent en Canada. Leur passage a été signalé à Paris le 15 courant. Ils seront ici dans quelques jours. Nous espérons qu'on leur fera une brillante réception.

Rudolph, le fameux joueur de billard américain, offre de jouer trois parties avec l'ex-champion de l'Angleterre pour le titre de champion du monde, et la somme de \$10,000.

Un médecin anglais a découvert que les singes peuvent manger de la strichine sans danger de s'empoisonner. Comme ces intéressantes et jolies petites bêtes doivent être contentes!

Qu'on vienne donc dire après cela que la science ne fait pas de progrès!

Le vapeur *Schmidt*, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis 40 jours, est arrivé à New-York avec tous ses passagers.

Une grande assemblée a eu lieu hier à Toronto dans le but de prendre les moyens nécessaires pour développer l'industrie du pays et promouvoir l'établissement de manufactures.

L'entrepreneur et riche compagnie du Richelieu est à construire en ce moment dans les chantiers de Sorel, un magnifique bateau à vapeur, le "Berthier," qui va coûter \$50,000.

SOIRÉE MUSICALE ET DRAMATIQUE A L'INSTITUT-CANADIEN-FRANÇAIS D'OTTAWA.

OTTAWA, 13 mars 1870.

Dimanche, vers 7 h 30, une foule considérable se pressait dans la salle où devait avoir lieu cette soirée musicale et dramatique, sous la direction habile du Dr. Valade. Sans entrer dans des détails qui n'auraient pas un grand intérêt pour la plupart de nos lecteurs, je puis dire que cette soirée a fait honneur à ses organisateurs et à ceux qui avaient assumé la tâche de nous récréer. Qu'on me permette de mentionner spécialement "Le premier amour," chanté par madame Gélinas, dont vous avez déjà pu apprécier la voix charmante, le "Misérere" de Verdi, dans lequel nous étions encore le plaisir d'entendre madame Gélinas; le "Grand Air de la Reine de Chypre," chanté par mademoiselle Aumond, avec le succès qui ne lui fait jamais défaut chaque fois qu'elle se fait entendre.

Les demoiselles Turgeon, Smith et Peachey, et MM. E. Blain de St. Aubin, Michaud, ont aussi mérité les applaudissements du public.

M. le commandant Fortin, se rendant à l'invitation de ses amis, a chanté avec succès "Les deux Gendarmes."

La soirée se termina par une comédie en un acte, jouée avec beaucoup de talent par MM. Gingras et Michaud.

La pièce n'avait pas été bien choisie.

RICARDO.

CORRESPONDANCE.

L'INDEPENDANCE.—L'ANNEXION.—M. BULLE.

A MM. les Editeurs de *L'Opinion Publique*.

Je suis ce que l'on appelle un *wild politician*, ou, si vous l'aimez mieux, un homme d'état fantaisiste. Je ne suis pas, paraît-il, un homme pratique; les hommes d'affaires me nomment dédaigneusement *utopiste*. Ils oublient, les malheureux! que les utopies ne sont le plus souvent que des vérités prématuées, comme l'a si bien dit un autre homme d'état éminent, le plus éminent de l'Europe, M. de Lamartine. Je suis donc chargé de grandes idées, que j'aurais pu depuis longtemps faire prévaloir au Parlement et dans le cabinet des ministres, si d'honnêtes mais imbéciles électeurs ne s'étaient mis dans la tête l'idée saugrenue de me tenir dans la vie privée. C'est un malheur dont au fond ma patrie enchainée souffre plus que moi.

Etant ainsi bâti, je devais être, j'ai toujours été, et je suis encore annexioniste: je suis donc partisan effréné de l'indépendance comme moyen infaillible d'arriver au comble de tous mes voeux, l'annexion à la grande et indivisible république américaine. Et quand j'ai vu Galt et Huntington adopter mes principes, j'ai tressailli d'allégresse, j'ai pleuré de bonheur et me suis écrit: enfin voilà mon heure qui arrive!

Il y a une dizaine de jours que j'étais inondé de ce bonheur pur et sans mélange d'ambition, lorsqu'un ce matin mon domestique m'a remis une circulaire que je me mis à lire, nonchalamment étendu dans mon fauteuil. Dès que je vis qu'il s'agissait d'indépendance, toutes mes passions politiques se réveillèrent; je ne lis plus, je dévore..... "Tiens, l'auteur va fonder un journal pour la propagation de cette grande idée... quel dévouement sublime!" me dis-je; à ce moment, je l'eusse embrassé. Je cours plus loin. Il demande des avances de fond. Ce doit être un homme posé et de bon crédit. Je saute à la signature: A Buix.—Ce fut un coup de foudre: ma santé faible et délicate ne put résister à ce choc....

J'en fis une maladie dont j'ai honte de raconter les détails et dont je ne suis pas encore complètement rétabli. Il n'y a que les hommes à convictions généreuses et profondes qui pourraient me comprendre. Je suis sûr que vous, M. David, vous me comprenez. Voyez-vous, moi, je suis honnête homme et bon catholique: les deux sont compatibles avec la qualité d'annexioniste. Je ne puis voir sans horreur ces jeunes écrivains qui croient faire acte d'audace et d'esprit, et se créer un nom en prodiguant les plus abjectes injures, en inventant et débitant les plus odieuses calomnies à l'adresse de notre religion et de notre race. Il est si laid d'insulter à sa mère! J'avais devant moi le spectre de *La Lanterne*. Un jeune homme qui a écrit cela est fini et vous êtes sûr qu'il perdra toutes les bonnes causes qu'il voudra défendre. Qui voudrait marcher avec un tel scribe?